

*De la perte à la présence : El perduto* de Christophe Farnarier

« Ne permettons pas qu'on nous enlève la part de nature que nous renfermons. N'en perdons pas une étamine, n'en cédon pas un gravier d'eau ».

René Char, *Les Matinaux*.

Pour Christophe Farnarier et son *Perduto* à travers lequel on se retrouve.

A l'instar de Joan Pipa le berger du *Rêve*<sup>1</sup> qui mène les moutons vers les hautes pâtures loin des terres calcinées, le cinéaste bien nommé Christophe est un passeur, un passeur de/vers l'essentiel.

Quand la vie devient un fardeau tel que l'envie peut en venir à un homme de mettre fin à la douleur d'exister, Farnarier le Christophore le prend à bras le corps et- par la vertu<sup>2</sup> c'est-à-dire par le courage et la force agissante de ses images et des sons qu'il sait faire résonner- le fait passer des glaciations extérieures et intérieures aux reverdies et aux floraisons ; des discordances aux musiques du monde : la neige crisse sous les pas de l'errant, le vent bruit dans les branches, la hulotte crie, les percussions des arbres claquent sur la trame continue du temps et des tâches.

Dans un paysage mordu par l'hiver une minuscule moto pétaradante scie l'espace et l'emplit de sa stridence. A la désolation du dehors succède la désolation du dedans : le cri de l'homme au fusil tourné contre lui déchire à nouveau l'espace. De quelle douleur ? Nous ne le saurons pas. Christophe Farnarier ne joue pas les psychologues, il donne à voir, à entendre et dit simplement que la douleur d'exister et la mort font partie de la vie.

Au-dessus de l'homme accroupi sous un arbre le fusil contre lui, le vent se lève, souffle vital qui met en branle les choses et les êtres. L'homme est levé. Debout dans l'hiver, « le temps de la vie resserrée »<sup>3</sup>, il marche, il marche. Tel *Erectus* – arraché à l'horizontalité, à sa courte vue au ras des choses parmi lesquelles il cheminait obscurément vers l'humanité- le spectateur se met à voir le règne du monde : les lointains, le profil des montagnes, les crépuscules, l'heure entre chien et loup où l'homme et les choses se fondent et se confondent.

Debout dans le monde, l'homme en marche se déploie sur fond de ciel, agrandi, et nous entraîne loin de notre société que le cinéaste dit « crépusculaire », peuplée de loups, de chiens domestiques, d'hommes transformés en choses, de sujets menacés de désobjectivation. Bien qu'invisible cette société est là, en creux. *El perduto* est une construction contrapuntique. La fugue est une remontée vers les commencements : ceux de l'individu-perdu- vers une nouvelle vie, ceux des premiers hommes quand le feu était une conquête. Au centre de l'écran noir le rouge des flammes,- autour desquelles se lovèrent pour se réchauffer et se protéger des générations millénaires,- flamboie. Rouge pulsion de vie nouée à Thanatos.

Jeté dans la nature, *El perduto*, Adria admirable *Habilis* poursuit jour après jour la tâche immémoriale des humains : survivre. Le voilà revenu au temps de la cueillette et de la chasse, désormais l'arme vise l'autre. Abattu, le sanglier écorché d'une main habile laisse voir la beauté de la viande, matière rose

---

<sup>1</sup> *El Somni*, long métrage, 2008.

<sup>2</sup> Vertu de *Virtus*. 1) *La force morale, le courage*. 2) *Qualité qui rend propre à produire certains effets*

<sup>3</sup> Expression de Georges Dumézil, « historien des origines »

et blanche sous l'écorce rugueuse des soies. Passeur de beauté, Christophe Farnarier sait, comme le poète, que « le beau est le commencement du terrible »<sup>4</sup>. Implacables broyeuses les dents sont belles, soumis au besoin l'homme mange, dans « un égoïsme sans ego »<sup>5</sup>, le sanglier ou l'oiseau dont il admire au passage les articulations. La vie de l'autre nourrit la sienne qui en nourrira d'autres. Ici la vie est échange. Sous la cognée la verticalité bruissante de l'arbre vire à l'horizontal : le bois se fait cabane, rêve d'enfant, d'écrivain et de cinéaste.

*Ben plantat*, bien planté, l'homme comme l'arbre peut aussi s'enfouir dans la terre : comme dans une grotte première le *Perdut* hiverne telle une marmotte ou un mélancolique.

A l'opposé du Promeneur solitaire de Rousseau proclamant : « Je suis sur la terre comme dans une planète étrangère où je serai tombé de celle que j'habite », l'homme perdu fait corps avec la nature. Endormi à même le sol, l'homme est terre, matière et matrice, et le chien fauve assis sur les feuilles mortes n'est qu'un tas de plus dans la splendeur du vieil or. L'ontogénèse rejoue la philogénèse : cueilleur, chasseur, puis agriculteur l'homme se met à lire, à écrire sous les portraits des philosophes grecs. Ce solitaire n'est pas seul, il vit dans une solitude sans angoisse relié à tout ce qui vit à l'entour, ainsi dans le giron du monde peut-il se laisser aller au sommeil, confiant. Aux siestes bienheureuses de Joan Pipa fait écho celles d'Adrià abandonné au sommeil dans la lumière et le bourdonnement de l'été, ses lèvres esquissant un sourire comme une lumière intérieure.

Avec son protagoniste muet, *El Perdut* est un film dialogique : muet, Adrià parle en actes et le cinéaste, comme le poète « chargé de l'humanité des animaux même »<sup>6</sup> n'a pas son pareil pour capter, faire sentir, palper presque les liens de l'homme avec le monde. Toutefois *El Perdut* n'est pas une pastorale, l'homme n'y cesse de faire face à la nécessité et à l'imprévu, « horrible travailleur »<sup>7</sup> qui se construit en construisant.

Tout en ce film est confrontation, échange, interpénétration. Au miroir de son protagoniste, le cinéaste lie, relie inlassablement. Le corps souple de l'homme se glisse dans la forêt comme dans l'eau bienfaisante. Il s'y perd et s'y retrouve. Revenu à une nudité première, à un dépouillement qui laisse à désirer<sup>8</sup>, l'homme entre dans l'eau qui l'accueille : instant d'un retour à un bonheur primordial. A la beauté des choses répond la beauté de l'homme nouvelle fleur d'eau, le sexe tel une anémone de rivière.

Décidément pour Christophe Farnarier « Filmer est un acte d'amour »<sup>9</sup>. Avec sa caméra, son œil prolongé, il construit avec amour une poétique des éléments- la terre, les forêts, l'eau de la rivière, le feu du bois, l'air, le souffle de la vie, une poétique de la réappropriation de soi et du monde pour tous les perdus que nous sommes.

Marie-France Borot.

---

4 Rainer Maria Rilke, la première des *Elégies de Duino*.

5 Expression de Maurice Blanchot dans *L'écriture du désastre*.

6 Lettre de Rimbaud à Paul Demeny, 15 Mai 1871 : « Donc le poète est vraiment un voleur de feu. Il est chargé de l'humanité des *animaux* même ».

7 Le poète pour Rimbaud : « Je travaille à me rendre voyant [...], les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute ». Lettre du 13 Mai 1871 à son professeur Georges Izambard.

8 Pour le psychanalyste comme pour l'étymologue, le désir naît du manque : *De/siderare*, c'est être privé de l'astre (*sidus, sideris*)

9 Déclaration du cinéaste.